L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX, 73 RUE DU CHARTRE

NOUVELLE-ORLÉANS.

MARDI MATIN, 11 OCTOBRE.

FEUILLETON.

MARTIN GIL.

CHRONIQUE DU TEMPS DE PHILIPPE II

PAR

NOEL FERNANDEZ Y GONZALEZ.

TROISIÈME PARTIE.

EN FLANDRE.

—1578.—

XII.

DÉPART TRIOMPHANT DE MARTIN.

Une heure après, deux corps de troupe étaient dans Namur et en sortaient : le premier de Haje, l'autre par la porte d'Etabel.

Il apparaissait le premier.

Il était l'armée royale ; elle défilait lentement au son des tambours voilés de crêpe, les bannières, les piques et les armes baissées.

Elle fait de porteurs de torches s'avançaient, et l'éclat des torches faisait ressortir les visages tristes et graves des soldats.

La bannière placée près de la porte triomphale, entourée d'un nombreux escorte, suivi de la décharge d'un corps d'arquebusiers. Toutes les chaises Nassau, enveloppées en glas funéraire, se pliaient aux soldats. Derrière eux et les choristes chantant l'office des morts venait, dans une chère recorde la bannière d'Espagne, et portée entre mestres-de-camp, le corps de Egmont, dont on ne voyait que le pied.

Les coins du poêle étaient portés par les mestres de camp général, Pedro Ernesto, de Mansfeld, Octavio Gonzague, le de camp de la cavalerie, don Pedro de Velasco, marquis de Villafranca, et don de Croy, comte de Reus.

Derrière de l'armée suivait à pied, la découverte, dans le deuil le plus sévère.

Puis venait le mestre de camp don Campoleon, à pied, et conduisant deux aux par la bride.

Puis venait l'artillerie, et une foule de gens qui pleurait la mort de l'Autre.

Le corps fut déposé aux portes de la et reçu par les bourgmestres, qui le transportèrent à la cathédrale, où le demain lui furent faites de magnifiques funérailles.

Quelques corps de troupes, qui sortait par la porte d'Etabel, était un escadron de cuirassiers parfaitement équipés en de guerre, la pique en avant, un costume guerrier. Leur air pensif, sévère baissée et couvert d'un manteau.

Avançant un homme qui semblait la marche et portait sur sa cuirasse insignes de capitaine.

Les soldats portaient la visière baissée et étaient enveloppés de leur manteau.

Au centre de l'escadron marchait une tirée par six chevaux et escortée de soldats lucchevaux de guerre de hommes suivaient attaches au carrosse.

Quelqu'un qui avait quelque étonnement de voir un escadron de cavalerie marcher avec un tel appareil en sortant de l'armée qui rendait les derniers rites à son général, il répondait avec de dans un ton de mépris : mais arrivé à la de l'Etabel, le capitaine de garde se levant le cavalier qui précédait l'escadron.

Qu'est-ce, dit-il.

Convoyer l'artillerie de l'armée, ordre du serénissime prince de Parme.

Le nom d'Andrée fit un sourd.

Le cavalier répondit le cavalier en la pique et la laissant retomber sur contre de garde, qui enfoncé roulier.

Le cadran : s'écria et bondissant de mètres, lance en avant, au galop.

Cette abandonnée très-vive, l'adjudant de commandement, passa comme un éclair sous la voûte de la porte, en renversant la sentinelle, et se lança à travers rues.

Vingtaines brides : crin de bouleau cet ordre.

Les cavaliers entendirent la voix de Martin, qui se trouvait dehors, et prononcèrent à cheval.

Vers midi, il était à un mille environ de Bavay et allait à un pas modéré, lorsque le cavalier auquel on avait confié les honneurs funèbres et pour qui il était en lacet, parvint à le rejoindre.

Martin le reconnaissant, lui demanda : — Eh bien, cette fête adieu tout ?

— Vous ne savez ?

— Quoi donc ?

— La nouvelle vous n'avez pas reçu ?

— Non, mais vous allez me le dire.

— Eh bien, cette fête adieu tout ?

— Vous ne savez ?

— Quoi donc ?

— Le duc d'Alva est rappelé.

— Le duc d'Alva est rappelé ?

— Oui, et le duc d'Alva est rappelé.

— Et qui le remplace ?

— Le grand-commandeur de Castille.

— Et pourquoi ?

— Je ne sais pas.

— Et pourquoi ?

— Je ne sais pas.

— Et pourquoi ?

— Je ne sais pas